L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 7 JANVIER 1889. 62ème Année

Dufour & Bonnet. Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. a Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 7 JANVIER 1889

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$3 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

L'empire allemand et les expéditions lointaines.

A l'exemple de toutes les autres puissances européennes, l'Allemagne—dit le *Mémorial diplomatique*—fait en ce moment son apprentissage de politique coloniale. Depuis l'entreprise de Christophe Colomb jusqu'à celle de la France, de nos jours, dans l'extrême orient, les conquêtes coloniales ont absorbé des trésors, coûté du sang, procuré des conflits sans fin et souvent d'amères déceptions. Quelques unes ont profité aux intérêts politiques et commerciaux de leurs initiateurs; toutes ont servi la cause de la civilisation générale. Voilà pourquoi il faut juger sans prévention les entreprises modernes, qui sont de date trop récente pour avoir pu produire le bien qu'on s'en promettait; il faut surtout ne pas montrer trop de rigueur à l'égard des tâtonnements, des revirements fréquents, des erreurs et des échecs qui les accompagnent toutes. Il faut le travail des générations pour faire fructifier les sacrifices qu'elles ont imposés; il faut un demi siècle et davantage d'expérience pour en démontrer l'utilité. Et, pour ne citer qu'un exemple: l'Algérie, combien de temps a-t-il fallu pour que l'opinion en France se familiarisât avec cette conquête, et combien peu d'années y a-t-il que les publicistes ont cessé de prêcher l'abandon de cette province africaine, située pourtant aux portes de la France.

Un autre enseignement que fournissent encore les expéditions coloniales, c'est que jamais les gouvernements qui les entreprennent ne sauraient fixer, dès le début, les limites qu'ils ne dépasseront pas. Qu'on regarde la Russie dans l'Asie centrale, l'Angleterre dans les Indes: ni l'une ni l'autre n'ont conquis pour conquérir; il leur a fallu procéder à des conquêtes inutiles pour garder celles qui leur étaient nécessaires. Le prince de Bismarck, malgré toute la prudence, malgré toutes les réticences qu'il a apportées dans ses commencements de politique coloniale, ne sera pas plus à l'abri des tâtonnements, des revirements, des changements de système, que les ministres des autres Etats colonisateurs. Il en est de même des mobiles de ses entreprises: les intérêts politiques et commerciaux sont toujours les compagnons inséparables de ses visées humanitaires et civilisatrices. La jeune histoire de sa politique coloniale le démontre. D'abord s'était une société commerciale de la Mer du Sud qu'il a essayé de sauver avec les ressources de l'empire, sans réussir à gagner les votes du Reichstag, à cette époque très rebelle aux entreprises coloniales.

Après cette première tentative infructueuse, le chancelier allemand laissa aux choses d'outre-mer leur cours. D'ailleurs les affaires d'Europe, puis le Kulturkampf, absorbèrent son temps et neutralisèrent quelque peu son action. Pendant ce temps des sociétés particulières, commerçantes et colonisatrices, se constituaient sur les côtes occidentales et orientales d'Afrique et dans la Mer du Sud. Il fallait leur accorder, dans une certaine mesure, la protection du gouvernement; il fallait donner un but pratique à la marine de guerre. Cependant il ne s'engageait qu'avec circonspection. Il proclamait tout haut son intention de ne pas établir de colonies pour le compte du gouvernement, en les peuplant de fonctionnaires et en les occupant avec des garnisons allemandes. Tout devait être abandonné à l'initiative *privée*; puis, à mesure que ces établissements prospéreraient ou que les intérêts du commerce allemand l'exigeraient, l'empire étendait sur eux sa protection.

On sait qu'en dépit de ces idées de prudence et de réserve, M. de Bismarck n'a pu préserver l'empire de conflits avec d'autres puissances coloniales, l'Angleterre, l'Espagne, le Portugal, sans compter ses démêlés avec le Sultan de Zanzibar. Et, à l'heure qu'il est, il se trouve en présence des chefs indigènes d'Afrique, qui combattent sans doute pour la défense de leur trafic d'esclaves, mais qui luttent avant tout contre l'invasion européenne. Déjà la politique coloniale allemande est sur le point de changer de face. L'initiative privée a commis des fautes, que M. de Bismarck se croit obligé de réparer avec les ressources de l'empire.

Sans doute il n'est pas encore question d'embarquer des grenadiers poméraniens pour la côte orientale d'Afrique et d'y engager des expéditions militaires à l'intérieur. Le système militaire de l'Allemagne ne se prête pas facilement à de telles expéditions lointaines, dont la masse du peuple ne comprend guère l'utilité. L'outillage maritime et colonial de l'empire est loin d'être développé de manière à suivre l'exemple de l'Angleterre et de la France. Mais, comme nous venons de le dire, le prince de Bismarck est sur le point de renoncer à son programme primitif, qui se montre insuffisant pour la tâche qui s'impose. Commerçants et sujets allemands ont subi des défaites que le gouvernement croit devoir réparer. Il est question de recruter des troupes indigènes africaines, de leur donner des officiers allemands, d'occuper fortement certains points de la côte, en un mot d'engager formellement la responsabilité de l'empire dans ces parages. Qui mesurera l'étendue de cette intervention, qui en prédira la durée et l'issue?

La position que prend aujourd'hui l'Allemagne sur la côte orientale de l'Afrique présente quelque analogie avec celle que l'Angleterre a prise en Egypte depuis 1882. Cette dernière, par son intervention, a plus détruit qu'édifié. En déposant le khédive Ismail, elle a déchaîné les éléments de dissolution et de désordre que ce prince avait tant bien que mal réussi à dompter et à contenir. La chute d'Ismail a eu pour conséquence la révolte d'Arabi, laquelle, à son tour, a provoqué l'insurrection madhiste: le Soudan, ouvert par Ismail au commerce et aux explorateurs européens, est aujourd'hui de nouveau à conquérir. L'intervention allemande sur la côte orientale, en affaiblissant le prestige et le pouvoir du Sultan de Zanzibar, a déchaîné les tribus arabes, qui, soumises au prince musulman, repoussent la domination chrétienne sous quelque drapeau qu'elle se présente.

Si donc elle persiste dans ses projets—et tout porte à croire que telle est son intention,—l'Allemagne devra se préparer à de longues années de guerre avec les Africains. C'est un engrenage où l'on met un doigt, qui entraîne la main, puis le bras: heureux ceux qui ne finissent pas par y laisser le corps!

Le prince de Bismarck profite des dispositions favorables du Reichstag pour mettre en pratique son nouveau projet; ou plutôt, paraît-il, après avoir posé la question devant le Parlement, le chancelier tiendrait à être poussé par l'initiative de cette assemblée. Cela ne diminuera guère sa responsabilité en cas d'insuccès. Les bénéfices matériels de l'entreprise se feront longtemps attendre; d'ici là, si des désastres venaient à atteindre le drapeau allemand, le Reichstag oublierait que c'est lui qui a donné l'impulsion à l'entreprise africaine.

Ce qui nous satisfait dans cette expédition lointaine de l'empire allemand, c'est qu'elle semble dénoter une certaine quiétude en ce qui concerne le développement des affaires d'Europe.

Dans un salon, un monsieur pérore.
—Quel insupportable bavard!
—Le pauvre homme! C'est sa manie. Il est si malheureux quand on l'interrompt.
—Alors, qu'on le chloroforme avant de lui couper la parole.

COLONEL ET BASSES-COURS.—Pendant la guerre de 1870, un colonel avait imposé à son régiment jusqu'au respect absolu des basses-cours.

Or un jour, en se promenant, il a l'oreille frappée par un bruit guttural, qu'il reconnaît aussitôt pour le dernier soupir d'une poule étranglée par une main inexpérimentée.

Il se retourne et aperçoit un vieux hussard en train de glisser le corps du délit dans sa sabretache.

—Hussard! s'écrie-t-il, avancez à l'ordre.
—Me voici, mon colonel, dit celui-ci en mettant une main à son colback et en appuyant l'autre sur la tête de la poule victime.
—Pourquoi avez-vous tordu le cou à cette poule?
—Mon colonel, elle m'a provoqué en me regardant d'un air insolent.... et quand il s'agit de faire respecter l'uniforme du régiment....

Le colonel se mord les lèvres pour réprimer un violent éclat de rire.

—Allons, passe pour cette fois, mais n'y revenez plus, Hussard!
—Mon colonel....
—Désormais, quand vous rencontrerez des poules, je vous ordonne de baisser les yeux....
—Et pour les dames, mon colonel....!
—Ouvrez-les juste une seconde et refermez-les!
—Suffit, mon colonel.

Quelques mots de Charles Joliet:

Paris.—Une ville en dehors de laquelle il n'y a que des villages.
Europe.—Un étang où les brochets font courir les carpes.
Patte d'oie.—C'est le temps qui met sa cocarde au bonnet de Mimi Pinson.
Mont-de-Piété.—Un ami discret qui n'exige pas de reconnaissance et qui en donne.
Société.—Une auberge où il vaut mieux chercher un coin que de la démolir.
Voyageur.—Un bavard qui a couru mille dangers pour les raconter à des gens qui ne le croiront pas.
—L'avenir.—Bête louche qu'on flatte, parce qu'on s'en défie.
Hypocrisie.—La cousine de la modestie.
Stratégie.—L'art de rapprocher les hommes, jusqu'à ce qu'ils soient à portée de canon.
Calligraphie. — L'indice d'une belle âme.
Sommeil.—Opinion littéraire.
Définition.—L'art d'expliquer les mots avec des mots.

A la police correctionnelle:
Le président.—Votre âge, madame?
La dame.—Oh! l'âge que vous voudrez, monsieur le président.
Le président.—Quarante-cinq ans.... votre profession?
La dame.—Pardon, monsieur le président, vous vous trompez de dix ans.
Le président.—Bien, cinquante-cinq ans.... Votre demeure?
La dame (frappant du pied).—Mais, monsieur le président, je vous jure que je n'ai que trente-cinq ans.
Le président.—Enfin!

A l'occasion de Noël, Mme X.... a reçu de nombreuses boîtes de bonbons.
Elle trouve Bébé en train d'ouvrir les boîtes.
—Malheureux! cria-t-elle, tu as mangé des bonbons.
—Non, maman.
—Tu sais qu'ils étaient tous empoisonnés!
—Ah! mon Dieu! hurle Bébé, j'en ai léché une douzaine!

Sages conseils:
—Défie-toi du petit vicomte, disait la douairière de Piroskaf à sa petite fille, la jolie Berthe: il est de ceux qui se saient d'allumer le flambeau de l'hyménée.... avec des allumettes de la régie.

Banque Mutuelle Nationale. — Nouvelle-Orléans, 8 décembre 1888. — L'élection annuelle des directeurs de cette Banque aura lieu à la maison de Banque, 106 rue du Canal, MERCREDI, 9 janvier 1889, entre 11 heures A. M. à 2 P. M.
JOSEPH MITCHEL, Caissier.
8déc—

SIGNAUX D'INCENDIE.

5 Harmonie et Tchoupitoulas.
6 Washington et Chippewa.
7 Marché de la rue Neuvième
8 Carondelet et Huitième.
9 Prytanée et Neuvième.
12 Magnolia et Washington.
13 Sixième et St-Denis.
14 Poste de la Cie de Pompe No 22.
15 Poste de la Cie de Pompe No 22.
16 Poste H. and L. Co. No 1, Jackson
17 Constance et Première.
18 Magazine et St-André.
19 Ste Marie et Tchoupitoulas.
21 St-Charles et Première.
23 Dryades et St-André.
24 Marché Keller.
25 Jackson et Colisée.
26 Jackson et Liberté.
27 Deuxième et Dryades.
28 Jackson et Laurel.
29 Levée, Orange et Richard.
31 Henderson et Peters.
32 Poste de la Cie de Pompe No 12, Tchoupitoulas.
34 Poste de la Cie de Pompe No 1, Hunter.
35 Chippewa et St-James.
36 Station de Police du 2ème Precinct.
37 Race et Magazine.
38 Melpomène et Camp.
39 Richard et Annonciation.
41 Station des Ecuries, St-Charles.
42 Marché Dryades, Melpomène.
43 Franklin et Erato.
45 Camp et Calliope.
46 Poste No 6.
47 Calliope et Front.
48 Peters et St-Joseph.
51 Constance et Erato.
52 Camp et St-Joseph.
217 Poste de la Cie de Pompe No 10, Dumaine.
231 Trémé et Esplanade.
232 Remparts et Esplanade.
234 Trémé et Ursulines.
235 Poste de la Cie de Pompe No 21, Claiborne.
236 Chemin du Bayou et Claiborne.
237 Station de Police, Prison de Paroisse.
241 Poste de la Cie de Pompe No 3 Esplanade.
242 Ste Anne et Miro.
243 Manufacture de Stern, Français.
245 Pont du Bayou et Esplanade.
252 Marigny et North Peters.
253 Poste de la Compagnie de Pompe No 9, Esplanade.
312 Station de police, Champs-Elysées.
313 Bagatelle et Esplanade.
314 Bons-Enfants et St-Antoine.
315 Bons-Enfants et Champs-Elysées.
316 Claiborne et St-Bernard.
317 Lapeyrouse et Miro.
412 Laharpe et White.
413 Remparts et Espagne.
414 Poste et Urquhart.
415 Mandeville et Claiborne.
416 St-Antoine et Claiborne.
513 Presse à coton et Levée.
514 Marché Washington.
515 Louisa et Remparts.
612 Poste de la Cie de Pompe No 24 rue Dauphine.
613 Dauphine et Indépendance.
614 Station des cars, Pologne.
615 Casernes des Etats-Unis.
616 Reynes et Dauphine.
53 Poste de la Cie de Pompe No 13, Calliope.
54 Remparts et Delord.
56 Calliope et Freret.
57 Magnolia et Erato.
58 Julia et St-Charles.
61 Terpsichore et Franklin.
63 Pied de la rue Lafayette.
64 Camp et Poydras.
65 Julia et Commerce.
71 Pied de la rue Julie, Dépôt du L & N. R. R.
72 Canal et Levée.
73 Magazine et Girod.
74 Natchez et Tchoupitoulas.
81 Canal et Camp.
82 Girod et Baronne.
83 Poste de la Cie de Pompe No 15, rue Perdido.
84 Carondelet et Commune.
121 Remparts et Canal.
123 Remparts et Poydras.
124 Poste de la Cie de Pompe No 14, rue Commune.
125 Maison de Refuge, Girod.
126 Claiborne et Poydras.
127 Commune et Rocheblave.
128 Miro et Lafayette.
141 Bienville et Vieille Levée.
142 St-Louis et Royale.
143 Poste de la Cie de Pompe No 7, Dauphine.
145 Bourgogne et Toulouse.
146 Poste H. & L. Co. No 4, Bassin.
151 Canal et Robertson.
152 Bienville et Johnson.
153 Derbigny et Bienville.
154 Station des cars, rue du Canal.
156 Prieur et St-Louis.
214 Vieille-Levée et St-Philippe.
215 Station de Police, Place Jackson.
216 Hôpital et Dauphine.

FEUILLETON.

[Il arrive souvent à beaucoup de nos lecteurs qui laissent s'accumuler plusieurs chapitres du feuilleton, pour les lire à la fois, d'en égarer quelques-uns. Pour leur être agréables, nous reproduisons maintenant, dans une édition spéciale du lundi, tout ce qui a paru pendant la semaine du roman en cours de publication.]

LES DRAMES DE LA VIE.

LA COMTESSE PAULE.

PAR EMILE RICHEBOURG.

QUATRIEME PARTIE.

LE CHEMIN DES LARMES.

—Suite—

Le lendemain, vers deux heures de l'après-midi, le comte de Verdraine vint à l'hôtel de l'avenue du Bois-de-Boulogne avec l'espoir qu'il serait enfin reçu par la danseuse; mais sa surprise fut grande quand il vit toutes les persiennes fermées, et sa surprise se changea en stupéfaction, en hébétement à la vue de deux grandes affiches jaunes collées sur chaque pilastre de la grille.

Pâle comme un mort, tremblant comme un fiévreux, la bouche béante, écarquillant les yeux, il lut:

"Vente publique par le ministère de Me X., notaire, assisté de M. P., commissaire-priseur.

"Très riche mobilier: tapisseries anciennes, tentures, tapis, meubles de luxe, tableaux de maître; des marbres; des bronzes; vases, potiches, porcelaines et faïences rares, nombreux objets d'art. Glaces, miroirs, lustres, appliques argent doré, pendules, etc., etc.

"Chevaux, voitures.

"Vins de grands crus en bouteille."

Le comte lisait ou plutôt parcourait l'affiche, sautant des mots, des lignes, étourdi, affolé, ayant comme un nuage rouge devant les yeux.

Il laissa échapper une sorte de grognement sourd et sonna à la petite porte. Le concierge ouvrit, et sans attendre que le comte l'interrogea, il lui dit gravement:

—Comme monsieur le comte peut le voir, l'hôtel est fermé, et dans quelques jours tout va être vendu. Mlle Flora et ses domestiques sont partis hier soir. Je reste seul avec le cocher, lui pour soigner les chevaux, moi pour répondre aux visiteurs et en même temps pour garder l'hôtel.

Le comte tourna brusquement le dos au portier et courut comme un fou jusqu'aux Batignolles.

—Ah! c'est monsieur le comte, dit Ajax quand il eut ouvert; j'attendais monsieur le comte.
—Je veux voir ta maîtresse, il faut que je la voie!
—Cela n'est pas possible, monsieur le comte, mademoiselle n'est pas à Paris.
—Tu mens, tu mens!
—Non, monsieur le comte: mademoiselle est partie hier soir pour plusieurs jours.
—Oh! partie, partie!
—Mademoiselle ne m'a chargé d'aucune commission pour monsieur le comte; mais monsieur le comte peut voir Augustine qui a, je crois, quelque chose à lui dire de la part de mademoiselle.

De Verdraine pénétra dans la maison et se précipita dans le salon où la femme de chambre entra presque en même temps que lui.

Sans commentaire et sans y rien ajouter, Augustine répéta simplement au comte les paroles de sa maîtresse.

—Mais pourquoi ce voyage? demanda-t-il.
—Je l'ignore; une affaire grave, sans doute.
—Sera-t-elle longtemps absente?
—Peut-être huit jours, a-t-elle dit.
—Mais où est-elle allée?
—Dans le département de l'Ain.
—Est-ce qu'elle connaît quelqu'un dans ce pays?
—Je ne sais pas.

Le comte essaya d'adresser d'autres questions à la femme de chambre, mais celle-ci y coupa court en disant:

—Mademoiselle ne m'a fait connaître aucune de ses intentions, aucun de ses projets; elle nous a fait venir ici hier soir sans que nous sachions pourquoi; je ne sais rien, absolument rien.
—Enfin je la verrai à son retour?
—Mademoiselle m'a chargée de vous le dire, et je répète à monsieur le comte qu'elle vous fera prévenir aussitôt arrivée.

Voyant qu'il ne pouvait rien savoir de la servante, le comte se retira. Il était dans un état pitoyable, le malheureux. Il sentait que la danseuse lui échappait; il commençait à comprendre qu'elle s'était jouée de lui, et ses poings se crispaient, et ses dents mordaient ses lèvres avec rage.

Il était ruiné; et quand il aurait dépensé le dernier louis des quelques milliers de francs qui lui restaient sur la vente des bijoux de Mme de Broguiès, il serait aux abois; et c'était maintenant, parce qu'il ne pouvait plus entretenir son luxe, satisfaire ses fantaisies, que Flora le quittait brutalement.

Et, chose horrible à constater, Flora, cette fille sans cœur et vénale, vendait le mobilier, les chevaux, les voitures et tous les objets précieux qu'il lui avait donnés!

Mais pourquoi, ayant tout accepté de lui, ayant même passé aux yeux du monde pour être sa maîtresse, pourquoi Flora avait-elle comme pris à tâche de le martyriser? Pourquoi l'avait-elle poussé dans le gouffre où il se voyait englouti?

Depuis longtemps, le comte de Verdraine ne pensait plus à la pauvre Dolorès, une de ses victimes, et il ne soupçonnait point qu'il fût frappé par une main vengeresse.

XI

LES HYPOTHÈSES.

Il pouvait être dix heures du matin lorsque Flora arriva à Belley. Elle descendit à l'hôtel des Voyageurs, qu'on lui avait indiqué comme étant le meilleur de la ville, et où une chambre convenable put lui être donnée. Il n'y avait pas à choisir, car l'ouverture de la foire et des fêtes avait lieu le lendemain, et bien que Belley eût encore sa physionomie habituelle de petite ville de province, les étrangers y affluaient de tous côtés et l'hôtel des Voyageurs était plein.

Dès qu'elle fut installée dans sa chambre, la danseuse fit appeler le maître de l'hôtel.

—Monsieur, lui dit-elle, il y a sur le champ de foire une ménagerie.
—Oui, en effet; les bêtes sont arrivées hier soir et l'on en parle déjà dans toute la ville.
—Eh bien, monsieur, le maître de ces animaux se nomme Stéphano; j'ai besoin de parler à cet homme et vous m'obligerez infiniment en le faisant prévenir qu'une dame venant d'arriver à Belley l'attend à l'Hôtel des Voyageurs.
—C'est bien, madame, je vais envoyer de suite un de mes garçons sur le champ de foire.
—J'ai encore une prière à vous adresser, monsieur.
—Je suis à vos ordres, madame.
—Je ne suis pas venue dans votre ville pour assister à vos fêtes, et j'ai l'intention de quitter Belley dans quelques heures, quand je me serai restaurée et reposée. Quelle distance y a-t-il de Belley à Bellombe?
—Quatre bonnes lieues, madame.
—Il me faut une voiture pour me rendre à Bellombe; pourrez-vous me la procurer?
—Certainement, madame; nous avons à l'hôtel des chevaux et des voitures constamment au service des voyageurs.
—Oh! alors, tout est pour le mieux.
—Quand madame voudra partir, elle n'aura qu'à me prévenir dix minutes avant.
—C'est entendu. Ah! vous porterez sur ma note cinq francs pour la course que va faire un de vos garçons.

Le maître de l'hôtel s'inclina, salua d'un profond respect, puis se retira, persuadé que cette jeune dame, si incomparablement belle, était pour le moins une princesse déguisée.

Vingt minutes plus tard, don Stéphano entrait dans la chambre de Mercédès.

—Ah! senora, senora, ma chère bienfaitrice! s'écria-t-il en lui baisant les mains, que je suis donc heureux de vous voir!
—Moi aussi, Stéphano. Vous avez reçu ma dépêche?
—Oui, senora.
—Votre lettre m'a fait quitter Paris précipitamment. Comme vous m'en avez informée, vous avez laissé la comtesse de Verdraine à Bellombe?
—Oui, senora, chez les Gaspard, que vous avez connus, des amis.
—Dans quel état se trouvait la malade?
—Ni mieux, ni plus mal.
—Qu'avez-vous fait de cette lettre inachevée que vous avez trouvée dans la poche de la comtesse?
—Je l'ai précieusement mise dans mon portefeuille, et la voici, senora.

Mercédès prit la lettre et dit:

—Je la garde.

Après un moment de silence, elle reprit:

—Stéphano, la comtesse de Verdraine a deux enfants, deux petits garçons, un de six ans et demi, l'autre âgé seulement de quatre ans et quelques mois; elle devait les avoir avec elle; Stéphano, si l'état de la petite fille de Pierre Rouget me cause de poignantes appréhensions, je suis dans une très vive inquiétude au sujet des deux enfants; Stéphano, où sont les enfants de la comtesse?
—Mais je ne sais pas, balbutia le saltimbanque, j'ignorais que la comtesse de Verdraine eût des enfants.
—Alors, Stéphano, je n'ai pas à vous reprocher d'avoir continué votre route sans avoir pris des informations, après avoir recueilli Mme de Verdraine dans une de vos voitures. Ce que vous avez fait, mon vieil ami, je l'approuve et je vous en remercie. Ah! si vous n'aviez pas eu pitié de cette femme inconnue que vous trouviez sur la route presque morte, si vous ne lui aviez pas donné tous vos soins, en un mot, si, par votre faute, cette malheureuse eût perdu la vie, vous m'auriez causé une immense douleur et je ne vous aurais jamais pardonné!

Stéphano, Stéphano, où sont les enfants, que sont devenus les enfants? Il ne faut pas que la comtesse de Verdraine meure, et il faut que les enfants soient retrouvés!

—Mercédès, que dois-je faire? Je suis à vos ordres.
—Ce qu'il y a à faire, Stéphano, c'est moi qui le ferai. Il faut que je sache, avant tout, si la comtesse a quitté les Bergères, où elle demeurait, avec ses enfants.
—Oui, senora, cela est utile à savoir. Mais je dois vous apprendre qu'on fait en ce moment d'actives recherches pour retrouver la comtesse.
—Ah!.... Comment le savez-vous?
—On a supposé, fort justement, que c'était moi qui avais trouvé la malheureuse sur la route et qui l'avais emmenée; j'ai donc été désigné à la gendarmerie et les gendarmes ont reçu l'ordre de m'interroger au sujet de la jeune femme.
—Ne vous interrompez pas, Stéphano, je vous écoute.
—Quand on est venu m'annoncer votre arrivée dans cet hôtel, je causais avec un maréchal des logis accompagné d'un gendarme; ces messieurs avaient déjà questionné plusieurs de mes hommes qui, se conformant à mes ordres, à mes ordres, avaient répondu qu'ils ne savaient rien, qu'ils n'avaient aucune connaissance de ce qu'on leur disait.
—Et vous, Stéphano, qu'avez-vous répondu aux gendarmes?
—Que je n'avais pas rencontré sur ma route la jeune femme dont ils me parlaient.
—Un mensonge, Stéphano, un mensonge!
—Serais-je un Espagnol si je ne savais pas mentir?

La jeune femme ne put s'empêcher de sourire.

—D'ailleurs, ajouta le saltimbanque, j'attendais vos ordres.
—Je vous comprends, mon ami; mais il faut que je sache pourquoi l'on cherche la comtesse, que je sache qui a ordonné les recherches dont elle est l'objet. Je veux voir les gendarmes qui vous ont interrogé; sans perdre une minute, Stéphano, allez trouver ces messieurs, et priez-les, de la part de Mercédès d'Argélias, de vouloir bien venir avec vous à l'Hôtel des Voyageurs.

Don Stéphano partit aussitôt et se rendit en courant à la gendarmerie.

Mercédès attendit une demi-heure. Enfin, le montreur de bêtes reparut. Il ne venait pas avec les deux gendarmes, mais il était accompagné de leur chef, un lieutenant de gendarmerie.

—Monsieur, lui dit la jeune femme avec sa grâce séduisante, je vous remercie d'avoir bien voulu vous rendre à ma prière et je vous prie de m'excuser du dérangement que je vous cause. J'ai besoin de certains renseignements auxquels j'attache un très grand prix, et j'espère les obtenir de vous.
—De quoi s'agit-il, madame?
—Vous êtes à la recherche d'une jeune femme au sujet de laquelle don Stéphano a été interrogé ce matin par deux gendarmes.
—Oui, madame. Mais avant de répondre aux questions que vous pourrez m'adresser, permettez-moi de vous demander à qui j'ai l'honneur de parler
—Je suis Espagnole, monsieur, je me nomme Mercédès d'Argélias; mais je suis mieux connue à Paris sous le nom de Flora; je suis danseuse, première danseuse à l'Opéra. Du reste, j'ai là mon engagement et d'autres pièces que je peux vous faire voir.
—Oh! c'est inutile, mademoiselle, j'ai eu le plaisir de vous voir sur la scène de l'Opéra et je vous reconnais.
—Alors, monsieur, nous pouvons causer comme de vieilles connaissances?
—Oui, mademoiselle. Nous ne sommes pas précisément chargés de découvrir ce qu'est devenue cette jeune femme dont vous venez de parler; on nous a signalé le passage d'une troupe de saltimbanques, d'une ménagerie dans les environs de Charnay, commune du département du Rhône, voisine du département de l'Ain; on a pensé que cette troupe pourrait fournir des renseignements au sujet d'une femme disparue, et comme on était à peu près certain que la ménagerie se rendait à Belley, nous avons reçu l'ordre d'interroger les personnes de la troupe.

C'est ce qui a été fait; seulement, monsieur, don Stéphano n'a pas dit la vérité aux gendarmes qui l'ont interrogé.

—Quoi, fit l'officier d'un ton sévère en se retournant vers le saltimbanque, vous savez quelque chose?
—Don Stéphano n'est pas un grand coupable, dit vivement Mercédès; ses intentions étaient bonnes, et c'est un sentiment honnête qui l'a fait agir. Il a trouvé la jeune femme au milieu de la nuit, sur la route, ne donnant plus signe de vie, et a pu croire, tout d'abord, qu'elle était morte. Il l'a relevée, la placée dans une de ses voitures, ainsi a fait donner des soins et il est parvenu à ranimer la malheureuse.

Monsieur, savez-vous le nom de cette jeune femme?

—Non, mademoiselle.
—Eh bien, c'est à cause de ce nom que don Stéphano n'a pas cru devoir prévenir les autorités et n'a pas répondu aux interrogations des gendarmes; il n'attendait et ne voulait rien dire avant de m'avoir vue.

J'ai quitté Paris hier soir en toute hâte. La jeune femme dont nous nous occupons est mon amie, c'est pour elle que je suis ici; don Stéphano l'a laissée à Bellombe, très malade, chez des amis à lui; ce soir je serai près d'elle pour la soigner, et s'il y a des moyens à employer pour la sauver, elle vivra,... il faut qu'elle vive.

Vous voilà renseigné, monsieur, au sujet de cette jeune femme que l'on cherche. Vous ignorez qui elle est; je ne crois pas commettre une indiscrétion en vous faisant connaître son nom. Cette femme, monsieur, cette femme aujourd'hui si malheureuse, est la comtesse de Verdraine.

—Ce nom ne m'est pas inconnu, mademoiselle; je me rappelle un drame qui s'est passé il y a quelques années au château de Verdraine, près de Grenoble, une enfant, une petite fille jetée dans une pièce d'eau et l'assassin découvert plus tard par un chien.
—Oui, monsieur, oui, découvert par le fidèle Miro, le chien de la comtesse de Verdraine et l'ami de ses enfants; car la comtesse avait trois enfants, mais deux lui restent, deux petits garçons, et je n'ai pas à vous le cacher, je suis dans une mortelle inquiétude au sujet de ces pauvres petits.

Je suis presque convaincue qu'ils étaient avec leur mère et don Stéphano n'a trouvé que la comtesse sur la route. Que sont devenus les enfants, où sont-ils? Ah! si je le savais, si je pouvais être tranquillisée sur leur sort, malgré le triste état dans lequel se trouve leur mère, je bénirais le ciel.

En prononçant ces derniers mots, des larmes, qu'elle ne pouvait plus retenir, jaillirent des yeux de Mercédès.

Après un court silence, elle reprit:

—Ah! il y a dans la vie des malheurs bien épouvantables, et les plus grands, les plus complets frappent trop souvent hélas! ceux qui ne les ont pas mérités.

Monsieur, ne savez-vous donc rien concernant les enfants? Est-ce que dans les instructions que vous avez reçues il n'est pas question des enfants?

—Nullement question, mademoiselle.
—Mon Dieu, mon Dieu! Mais qui donc fait chercher la mère?
—Je l'ignore, mademoiselle.
—Et pourquoi la cherche-t-on, dans quel but?
—Ecoutez-moi, mademoiselle, et peut-être verrons-nous poindre une clarté. L'ordre que j'ai reçu m'est arrivé de Lyon, ce matin; voici ce qui m'est dit:

"Une jeune femme inconnue jusqu'à présent a disparu; des saltimbanques voyageant avec une ménagerie et faciles à reconnaître, car ils ont encore avec eux un éléphant, un chameau et plusieurs gros chiens de montagne, ont passé sur la route où devait se trouver la jeune femme; on ne les accuse pas d'un enlèvement, mais on pense qu'ils ont trouvé la femme et l'ont emmenée avec eux. Il y a lieu de croire que cette troupe de saltimbanques se dirigeait vers Belley où des fêtes vont avoir lieu. Vous aurez à interroger ou à faire interroger ces hommes, et vous donnerez communication des renseignements obtenus directement à M. le maire de la commune de Charnay (Rhône).

—Alors, monsieur, ce serait le maire de Charnay qui ferait chercher la comtesse de Verdraine?
—Je le crois, mademoiselle.
—Vous aviez raison, monsieur, il y a là une clarté, peut-être un espoir.
—C'est à quelque distance de Charnay que M. Stéphano a trouvé la jeune femme mourante; or, si elle voyageait avec ses enfants, nous avons le droit de supposer que ceux-ci ont été également trouvés sur la route ou sont arrivés seuls à Charnay.

Deux enfants étrangers, seuls, deux enfants perdus, sans compter qu'ils devaient pleurer bien fort, attirent vite l'attention. Naturellement, on les a interrogés et ils ont parlé de leur mère qu'ils avaient perdue, que peut-être ils croyaient morte, s'ils l'ont vue tomber sur la route, à l'endroit où M. Stéphano l'a trouvée.

Bref, le maire, comme c'était son devoir, s'est occupé des enfants, leur a trouvé momentanément un asile et s'est adressé à la gendarmerie pour retrouver la mère, après l'avoir cherchée et fait chercher lui-même aux environs de sa commune, ce qui est parfaitement indiqué par ces mots: "Une jeune femme inconnue a disparu." En effet, pour dire qu'une personne a disparu, il faut qu'on l'ait vainement cherchée où l'on espérait la trouver.

Et ce qui indique mieux encore que le maire s'est livré à de sérieuses recherches, c'est qu'il a signalé le passage de forains, en supposant, avec raison, que la jeune femme avait été trouvée et emmenée par eux.

—Tout cela me paraît parfaitement logique, monsieur; mais si les enfants ont été recueillis à Charnay et s'ils ont été interrogés, ils ont dit qui ils étaient; ils ont fait connaître le nom de leur mère, et cependant c'est une femme inconnue que cherche le maire de Charnay.
—Oui, il y a là quelque chose qui ne s'explique pas, et je ne peux pas répondre comme je le voudrais à votre objection, mademoiselle. Je ne connais pas le maire de Charnay, mais l'on pourrait deviner à quel sentiment de haute convenance et de respect il a obéi en cachant le nom de la comtesse de Verdraine, en la désignant comme une jeune femme inconnue.
—Mais vous avez parfaitement répondu à mon objection, monsieur.
—Malheureusement, je ne peux m'appuyer que sur des hypothèses; mais j'ajoute que, dans tous les cas, pour être renseigné au sujet de la mère des deux enfants, le maire n'avait nullement besoin de faire connaître son nom; avec les indications précises qu'il donnait, la jeune femme était suffisamment désignée.
—C'est vrai. Ainsi, monsieur, vous pensez, vous croyez que les enfants ont été recueillis à Charnay?
—Oui, mademoiselle.
—Je voudrais partager entièrement votre idée, mais j'ai un doute.
—Ah!
—Mais si la mère, qui s'est évidemment mise en route à pied, n'avait pas ses enfants avec elle?
—C'est une autre hypothèse; alors je ne m'explique plus l'action du maire de Charnay, et je me demande d'abord comment et par qui il a appris qu'une jeune femme inconnue avait disparu, et ensuite dans quel but il a provoqué les recherches dont elle est l'objet.
—Vous tenez à votre idée, monsieur, et je vous en remercie; vous voyez mon anxiété, mes inquiétudes, et vous voulez me rassurer sur le sort des enfants et me donner bon espoir. Merci, merci!... Ah! si les pauvres petits sont à Charnay, je serai tranquillisée, encore un poids énorme que j'aurai de moins sur la poitrine.

Elle poussa un long soupir et poursuivit:

—Vous allez répondre au maire de Charnay, monsieur, pour l'informer que la jeune inconnue à laquelle il s'intéresse, a été, en effet, trouvée mourante sur la route par les hommes dont il a signalé le passage non loin de sa commune; vous lui ferez savoir que la jeune femme, malade d'épuisement, est à Bellombe, chez les époux Gaspard, où les meilleurs soins lui sont donnés.

Je vais aussi lui écrire, avant de quitter Belley, et demain dans la journée ou au plus tard après-demain matin, je recevrai je l'espère, sa réponse à Bellombe.

Et tendant gracieusement sa main à l'officier:

—Encore une fois merci, monsieur, dit-elle.

Le lieutenant de gendarmerie se retira.

Alors don Stéphano, qui s'était tenu à l'écart, s'approcha de la danseuse, qui était restée debout la tête inclinée, pensive.

—Ah! oui, mon ami, mon brave Stéphano, lui dit-elle tristement, je vous oubliais. Eh bien qu'avez-vous à me dire?
—Rien, senora; c'est moi qui ai à vous demander si vous n'avez pas quelques ordres à me donner.
—Pour le moment, non; mais dans quelques jours peut-être aurai-je besoin de vous.
—Je me tiens à la disposition de ma chère bienfaitrice.
—Oui, je sais combien vous m'êtes dévoué.
—A donner ma vie pour vous, senora.
—Est-ce que vous n'avez pas besoin d'argent?
—Non, senora.
—Alors vous êtes riche aujourd'hui?
—J'ai fait à Lyon d'excellentes recettes, et j'ai bon espoir de les continuer ici. Décidément, je commence à croire que je finirai par devenir riche.
—J'en serai heureuse, Stéphano.
—La senora Mercédès ne viendra-t-elle pas voir ma ménagerie?
—Ce serait avec plaisir, mon ami, bien que je n'aie pas une profonde admiration pour les bêtes féroces; mais je ne peux pas me rendre à votre désir; il faut que j'écrive une ou deux lettres et je tiens à partir de bonne heure afin d'arriver à Bellombe avant la nuit. J'ai hâte d'être auprès de notre malade, Stéphano.
—Alors, senora, je vous laisse.
—Oui, mon ami, j'ai besoin d'être seule.

Mercédès tendit sa main au saltimbanque, qui la porta à ses lèvres.

—A bientôt, senora.
—Oui, Stéphano, à bientôt. Il est probable que je vous reverrai ici, à Belley.

Le montreur de bêtes s'inclina, puis sortit.

Un instant après, le maître de l'Hôtel frappa à la porte de la chambre.

La danseuse, qui ne s'était pas encore assise, lui ouvrit.

—Madame a-t-elle entendu la cloche? demanda-t-il.
—Oui, j'ai entendu sonner; qu'est-ce que c'est?
—Le déjeuner.
—Quelle heure est-il donc?
—Midi.

Mercédès se tourna vers la pendule.

—Oh! elle ne marche pas, fit l'homme avec un sérieux comique; vous savez, dans les hôtels les pendules ne servent qu'à orner les cheminées. Voyant que madame ne descendait pas, j'ai pensé qu'elle ne voulait pas manger à la table d'hôte, et je viens demander à madame si je dois lui faire monter son déjeuner dans sa chambre.
—Oui, je mangerai ici.
—Qu'est-ce que madame désire? Nous avons......

Mercédès l'interrompit.

—Faites-moi servir un potage, du poisson ou des œufs et un légume.
—Cela seulement?
—Oui.
—Et comme dessert?
—Le dessert sera pour une autre fois.
—Oh! madame n'est pas une mangeuse.
—C'est vrai.
—Quel vin?
—De votre meilleur.
—Une bouteille de vieux Médoc, alors?

La danseuse ébaucha un sourire.

—Une bouteille; monsieur, fit-elle, est-ce que vous avez le désir de me voir grise? Une demi-bouteille, s'il vous plaît, et je n'en boirai pas la moitié.
—Madame prendra-t-elle du café?
—Oui, mais à cette condition qu'il me sera servi chaud et bon.
—Oh! madame, croyez bien que tout ce que nous avons à l'hôtel des Voyageurs est excellent, exquis.
—J'en suis convaincue. Vous voudrez bien avoir l'obligeance de me faire monter aussi du papier, de l'encre, une plume; j'ai à écrire.
—Très bien, madame.

Le patron de l'hôtel disparut après avoir fait, pour l'instant, diversion aux sombres préoccupations de la jeune femme.

On ne manquait pas d'activité à l'Hôtel des Voyageurs. On ne tarda pas à servir le déjeuner de la voyageuse. Mercédès avait faim; elle mangea avec appétit et se convainquit une fois de plus que pour bien manger et trouver bon ce que l'on mange, il faut avoir faim.

XII

LA DÉPÊCHE.

Le maître de l'hôtel avait apporté lui-même à Mercédès tout ce qu'il fallait pour écrire, un cahier de papier à lettres, des enveloppes et jusqu'à des timbres-poste.

Cet homme avait décidément pour la voyageuse une considération toute particulière, bien qu'elle ne fît chez lui qu'une modeste dépense; mais elle était si jolie, si charmante, et puis son air de grande dame... D'ailleurs, elle ne pouvait être qu'une femme d'un haut rang, puisque M. le lieutenant de gendarmerie, qu'elle avait fait prévenir de son passage à Belley par le directeur de la ménagerie, était venu tout de suite lui rendre visite.

Enfin, par la grâce et le charme de sa parole, Mercédès avait séduit l'hôtelier, et il se serait mis en quatre pour elle.

Mercédès écrivit sa lettre au maire de la commune de Charnay.

Elle lui demandait comment il avait appris qu'une jeune femme avait dû être trouvée sur la route, non loin de Charnay, par des saltimbanques qui l'avaient emmenée avec eux.

Elle parlait ensuite de ses deux enfants, qui peut-être voyageaient avec leur mère, au sujet desquels elle était très inquiète; que l'on supposait avoir été recueillis à Charnay, et suppliait le maire de ne mettre aucun retard à lui donner les renseignements qu'elle demandait.

Elle lui apprenait que la mère des deux enfants,—elle ne disait pas son nom,—avait été laissée malade au village de Bellombe et confiée aux soins des époux Gaspard par le montreur de bêtes Stéphano.

Elle ajoutait qu'elle allait se rendre auprès de la pauvre femme dont elle se ferait la garde-malade. En conséquence, elle priait M. le maire de Charnay de lui répondre à Bellombe, chez M. Gaspard.

Enfin elle annonçait au maire qu'il recevrait de Belley, du lieutenant de gendarmerie, une réponse concernant les recherches dont il avait pris l'initiative.

Elle signa sa lettre: Une amie de la mère et des enfants.

Mais malgré tout ce que l'officier de gendarmerie avait dit à Mercédès pour justifier ses hypothèses, donné raison à ses suppositions, la jeune fille n'était pas encore absolument convaincue que la comtesse de Verdraine eût quitté les Bergères, emmenant avec elle ses enfants.

Ils étaient si jeunes! Était-il possible que la malheureuse mère ait pu se résoudre à leur imposer des fatigues au-dessus de leurs forces, à leur faire partager ses souffrances, sa misère!

—Pourtant, se disait aussi Mercédès, je ne comprendrais pas non plus que la comtesse de Verdraine se fût séparée de ses enfants.

Elle était très perplexe.

Mais elle n'avait qu'à attendre la réponse du maire de Charnay pour être fixée.

Oui, sans doute; seulement la réponse du maire ne lui arriverait probablement que le surlendemain, et tourmentée comme elle l'était, c'était tout de suite qu'elle aurait voulu savoir si les enfants étaient à Charnay où si leur malheureuse mère les avait laissés aux Bergères.

Le désir de Mercédès était de réunir le plus vite possible la mère et les enfants, pensant bien que ceux-ci contribueraient puissamment à la guérison de leur mère, si, comme elle voulait l'espérer, la malade pouvait recouvrer la santé.

En déjeunant, elle avait lu, non sans verser des larmes, la lettre de Paule. Elle avait compris que la comtesse avait renoncé à demander de l'argent à sa mère, et que l'argent lui manquant pour prendre le chemin de fer, elle avait follement entrepris de se rendre à pied en Bourgogne.

Mais la comtesse de Verdraine ne pouvait pas être si dépouillée de tout qu'elle n'eût ni linge ni effets d'habillement; elle avait donc laissé toutes ces choses aux Bergères, et, jusqu'à présent, rien ne prouvait que les deux petits garçons ne fussent pas restés à la ferme.

Mercédès, elle aussi, ne pouvait faire que des suppositions, et il y avait bien des choses qu'elle ne parvenait pas à comprendre, qu'il lui était impossible de s'expliquer. Un fait réel existait: la comtesse de Verdraine avait été trouvée mourante sur un chemin, à plus de vingt lieues de Grenoble.

Pour la danseuse, tout le reste était mystérieux, se noyant dans l'obscurité.

Elle ne pouvait deviner que la comtesse s'était enfuie des Bergères avec ses enfants et pour quelle cause.

Aussi, plus elle réfléchissait moins elle comprenait et plus ses pensées devenaient flottantes; et elle s'enfonçait et se perdait dans le vague.

—Voyons, se dit-elle, en se frappant le front, pourquoi n'enverrais-je pas une dépêche aux Bergères? Comme cela je puis savoir dès ce soir.... Oui, oui, une dépêche.... Où donc ai-je la tête, mon Dieu? En vérité, n'est-ce pas à cela que je devais penser tout d'abord?

Elle prit une feuille de papier et écrivit le télégramme que voici:

Au fermier des Bergères, commune de Plogny (Isère).

"Faites savoir par dépêche si la comtesse de Verdraine est partie des Bergères avec ses enfants.

"Adressez votre télégramme ainsi:

"Gaspard, à Bellombe (Ain).

"Réponse payée.

Mercédès mit son chapeau, descendit, se fit indiquer le bureau des postes et télégraphes et s'y rendit rapidement. Elle mit sa lettre au maire de Charnay dans la boîte, puis entra dans le bureau pour faire expédier la dépêche.

L'employé auquel elle s'adressa déclara qu'il ne pouvait pas recevoir le télégramme; il y avait bien un fil télégraphique à Plogny, comme il y en avait un à Bellombe, mais il ignorait où se trouvaient les Bergères; enfin, il parlait de toutes sortes de difficultés.

Mercédès, impatientée et voulant malgré tout expédier sa dépêche, demanda à parler au receveur qui, prévenu, sortit de son cabinet. On parlementa.

—Je ne me refuse pas à verser la somme que l'on me demandera, monsieur, dit Mercédès; ce que je veux, c'est que ma dépêche arrive à destination, n'importe à quel prix, et que la réponse soit ce soir à Bellombe. Si vous pensez qu'une recommandation particulière à votre collègue de Plogny soit nécessaire, faites, monsieur, faites.

On m'objecte que l'on ne sait pas quelle sera la surtaxe des deux télégrammes; eh bien, voilà un billet de cent francs.

—Mais, madame....
—Prenez, monsieur, prenez, je le veux; ce qui restera sera donné en gratification aux employés qui m'auront servie. Comme je vous l'ai dit, monsieur, ajoutez ce qui vous plaira à ma dépêche; je vous en prie, faites que la réponse soit ce soir à Bellombe. Si les Bergères sont loin de Plogny, qu'on fasse porter la dépêche par un exprès, à cheval s'il le faut.
—Madame, répondit le receveur, on fera pour vous être agréable tout ce qui sera possible.
—Merci, monsieur.

Mercédès, satisfaite, se retira, et un instant après le télégramme était expédié avec recommandation spéciale du receveur.

La danseuse revint à l'hôtel des Voyageurs, prévint l'hôtelier qu'elle était prête à partir, paya ce qu'elle devait, la voiture comprise dans la note, et vingt minutes plus tard elle était déjà loin de la ville.

Pendant que la jeune femme se dirigeait vers Bellombe, moins rapidement qu'elle ne l'aurait voulu, mais avec toute la vitesse que pouvaient donner les jambes du cheval, qui était loin d'être un coureur, un *buveur d'air*, comme disent les Arabes dans leur langage imagé, la dépêche télégraphique arrivait à la ferme des Bergères, apportée par un exprès aux jarrets solides qui, allant au pas gymnastique, n'avait pas mis plus de vingt minutes à faire le trajet.

Le papier bleu des télégraphes fut remis au fermier, plié et cacheté.

—Tiens, tiens, fit Verdret après avoir lu et en se grattant l'oreille, voici du nouveau; mais pourquoi me demande-t-on cela?
—Je ne comprends pas non plus, dit la fermière qui lisait par-dessus l'épaule de son mari.
—C'est signé Gaspard, murmura le fermier.
—Je vois bien, mais nous ne connaissons pas; qu'est-ce que c'est que Gaspard?
—Je l'ignore comme toi.
—Vas tu répondre?
—Dame.... oui. Ça ne nous coûtera rien, puisque la réponse est payée.
—Oui, la réponse est payée, dit le messager; vous n'avez qu'à l'écrire et je l'emporterai; je suis autorisé à la recevoir.
—C'est bon, dit la fermière; mais je crois bien, Jérôme, que tu dois montrer cette dépêche à notre maître.
—Je suis de ton avis.

M. de Miray était à ce moment aux Bergères; du reste, il s'était installé dans le pavillon abandonné par la comtesse Paule et il était plus souvent maintenant à la ferme qu'à Grenoble et au château de Verdraine.

—Eh bien, Jérôme, reprit la fermière, va voir le maître, en t'attendant ce brave garçon va se rafraîchir.
—Ma foi, ma bonne dame, dit l'homme, c'est pas de refus.
—Vous avez chaud, et, bien sûr, une grande soif.
—La dépêche était pressée et il paraît que la réponse l'est encore plus; j'ai couru tout le long du chemin.

Verdret, ayant le télégramme en main, se rendit auprès de son maître.

—Hein, qu'est-ce que c'est que cela? demanda M. de Miray.
—Une dépêche qu'un exprès vient d'apporter de Plogny.
—Et que dit-elle cette dépêche?
—Voyez, monsieur, lisez.

De Miray prit le papier et le parcourut rapidement du regard.

—Oh! oh! fit-il.

Puis après un silence, il murmura:

—Voilà qui est singulier, qu'est-ce que cela signifie?
—M. de Miray veut-il me dire ce qu'il faut répondre?
—L'homme qui a apporté cette dépêche est encore là?
—Oui, il attend en buvant un coup.
—Fort bien.

Et de Miray se mit à réfléchir.

—Parbleu, se dit-il au bout d'un instant, du moment que le nommé Gaspard veut savoir si la comtesse de Verdraine est partie des Bergères avec ses enfants, c'est que, par suite d'un événement quelconque, la mère a été séparée de ses petits, les a perdus et qu'on ignore ce qu'ils sont devenus.

Mais, reprit-il, si la comtesse réclame ses enfants, les cherche, on sait qu'elle les a emmenés avec elle; alors je ne comprends plus rien à cette dépêche. Décidément, c'est étrange....

La dépêche est expédiée de Belley, et la réponse doit être adressée à Bellombe. Pourquoi à Bellombe? Voici le dixième jour que la comtesse a quitté les Bergères; où est-elle, maintenant?.... Et ce Gaspard, qui est-il? Comment sait-il que la comtesse de Verdraine demeurait aux Bergères et n'y est plus? Quel intérêt peut-il avoir à s'occuper des deux enfants? Du diable si je m'explique la moindre chose de tout cela.

Enigme, énigme!

Ce qui me paraît certain, c'est que le sieur Gaspard pourrait me renseigner au sujet de la comtesse, qui a su échapper aux trois hommes que j'ai lancés à sa recherche. Tous trois sont revenus à Grenoble sans avoir rien pu découvrir. Les maladroits! Je les payais bien et je vois qu'ils m'ont mal servi...... Comme s'il était impossible de se mettre sur la piste d'une femme qui court les grandes routes à pied, traînant deux enfants à ses jupes!

Ah! ce qu'ils ont fait, je le devine; ils se sont réunis et, en se moquant de moi, ils ont bu et mangé mon argent dans un cabaret.

C'est bien, j'en trouverai d'autres qui mettront plus de dévouement, plus de cœur à me servir. Certes, il ne manque pas d'individus à la ville toujours prêts à faire n'importe quelle besogne pour quelques pièces d'or.

Je vais partir pour Grenoble, et ce soir j'aurai trouvé un homme sûr, habile, intelligent, qui se mettra immédiatement en route pour Bellombe. A n'importe quel prix il faut que je sache ce qui se passe, que j'aie l'explication de cette dépêche; il faut surtout que je la retrouve!

—Allons, allons, la belle comtesse n'est pas encore perdue pour moi!

Ayant ainsi raisonné et décidé ce qu'il allait faire, de Miray prit une feuille de papier sur laquelle il écrivit la réponse à la dépêche:

"La comtesse de Verdraine est partie il y a dix jours, emmenant ses deux enfants.

Et il signa: "VERDRET, fermier des Bergères."

—Voilà la réponse, dit-il, en remettant le papier à Verdret. Je vous ai évité la peine de l'écrire.
—Merci bien, monsieur.
—Et puisqu'elle est si pressée, ajouta de Miray, que le messager reprenne tout de suite le chemin de Plogny.

Lorsque Mercédès arriva à Bellombe, six heures sonnaient à l'horloge de la paroisse. Elle fit arrêter la voiture à l'entrée du village, mit pied à terre, donna dix francs de pourboire au cocher et le congédia.

Sur le pas de la porte d'une maison, un paysan d'une vingtaine d'années, ayant les mains dans ses poches, contemplait la voyageuse comme en extase.

Le cocher avait fait tourner son cheval et s'éloignait au petit trot, non sans avoir beaucoup remercié la belle dame inconnue.

Mercédès appela le jeune paysan par ces mots:

—Monsieur, veuillez, je vous prie, venir jusqu'à moi.

Le paysan sortit ses mains de ses poches, se découvrit et s'approcha d'un air assez embarrassé.

—Monsieur, lui dit Mercédès, voulez-vous m'être agréable et gagner en même temps cette pièce de cinq francs?
—Eh! tout de même, madame.
—En ce cas, mon ami, voici d'abord la pièce de cinq francs.

Le gars prit la pièce timidement, puis, plus crânement, la glissa dans sa poche.

—Maintenant, reprit Mercédès, vous allez prendre ma valise qui est un peu lourde pour mes bras et mes mains, et vous me conduirez à la demeure de M. Gaspard.
—Ah! le père Gaspard, je le connais bien; c'est moi qui lui ai défriché une pièce de terre qu'il a achetée au mois de mars et où il a planté des pommes de terre qui sont superbes; c'est un bon zig, le père Gaspard; nous l'appelons le père Rigolo, parce qu'il a toujours le mot pour rire; ah! en voilà un qui a toujours à tirer de son sac des histoires drôles.

La jeune femme ébaucha un sourire.

—Eh bien, mon ami, dit-elle, veuillez me conduire.

Le paysan prit la valise, que ses bras musculeux, habitués à piocher la terre, trouvèrent peu lourde, et se mit en marche.

Au bout de dix minutes, il s'arrêta devant la maison de l'ancien saltimbanque et cria du dehors:

—Hé, monsieur Gaspard, hé, c'est une visite qui vous arrive.

La porte de la maison s'ouvrit presque aussitôt et Gaspard, écarquillant de grands yeux étonnés, s'avança à la rencontre de la voyageuse, qui lui tendit sa main, en disant:

—Bonjour, monsieur Gaspard.
—Bonjour, madame, dit-il.

Le brave homme était tout interloqué.

Mercédès prit la valise des mains du jeune paysan.

—Mon ami, lui dit-elle, je vous remercie, je n'ai plus besoin de vous, vous pouvez vous en aller.
—Merci, madame, répondit le gars.

Il remit les mains dans ses poches, tourna les talons et s'en alla en se dandinant.

Mercédès entra dans la maison suivie de Gaspard toujours aussi étonné, laissa tomber sa valise dans un coin, puis, se plaçant devant le vieillard:

—Voyons, monsieur Gaspard, dit-elle, est-ce que vous ne me reconnaissez pas?
—Mais non, madame; et pourtant il me semble......
—Allons, regardez-moi bien, et rappelez vos souvenirs.
—Mercédès, Mercédès! s'écria aussitôt le vieillard. Ah! mon Dieu, quelle surprise, quelle agréable surprise! Vous, mademoiselle Mercédès, vous ici, chez le vieux Gaspard! Oh! comme ma femme va être heureuse!

Il s'était emparé des mains de la jeune fille, les pressait dans les siennes, et les couvrait de baisers.

—Mais, continua le vieillard, qui n'en pouvait encore croire ses yeux, comment se fait-il que vous soyez à Bellombe?
—Je vous le dirai, mon cher Gaspard.
—Nous avons vu Stéphano dernièrement; nous avons beaucoup parlé de vous; il vous porte aux nues, ce bon Stéphano.... Mais nous savions déjà que vous êtes déjà que vous êtes aujourd'hui une grande danseuse. Dans tous les journaux on parle de la belle Flora, la Papillonne, l'admirable danseuse.... Enfin voilà votre beau rêve d'autrefois réalisé, vous avez la célébrité, la fortune... Vous êtes heureuse, n'est-ce pas?
—Je pourrais l'être, mon ami, mais je ne le suis pas.
—Ah!
—Où est votre femme?
—Nous avons ici une malade, Mercédès, une jeune femme inconnue que Stéphano a trouvée sur son chemin et qu'il nous a confiée.
—Je sais cela.
—Ah! vous savez?..
—Oui. Mais votre femme, mon vieil ami, j'ai hâte de la voir.
—Elle est auprès de notre malade, je vais l'appeler.
—Attendez; comment va-t-elle en ce moment, votre malade?
—Heu, heu, toujours de même; cependant le médecin nous assure que les forces commencent à revenir; mais c'est la tête qui ne marche pas du tout; il y a là-dedans un désordre effrayant; c'est toujours des divagations à n'en plus finir, navrantes.... un cerveau troublé, vide.

Mercédès resta un instant pensive, laissa échapper un soupir et dit:

—Mon cher Gaspard, voyez si Annette peut quitter la malade un instant.

Le vieillard ouvrit une porte, traversa une chambre à coucher, ouvrit une seconde porte et entra doucement dans la chambre qui avait été donnée à la comtesse et où il y avait deux lits.

—Eh bien? fit Gaspard, interrogeant sa femme.
—La crise est passée, répondit-elle, elle vient de retomber dans son immobilité, tu vois.
—Oui; eh bien! laisse-la reposer et viens; nous avons une visite.

Sans en dire plus, Gaspard se retira et sa femme acheva d'arranger les draps et les couvertures de la malade.

XIII

LA VEILLÉE.

A la vue de Mercédès, Annette Gaspard eut un mouvement de surprise; mais elle reconnut aussitôt la jeune fille, se jeta à son cou et l'embrassa en pleurant de joie.

La danseuse rendit à la vieille Annette ses baisers, et, après ce premier moment d'effusion, elle prit la parole.

—D'abord, mes amis, dit-elle, asseyons-nous.

Maintenant, continua Mercédès, je commence par vous remercier de tout cœur de l'accueil affectueux que vous me faites. Je ne vous rends pas une visite en passant; je suis venue à Bellombe avec l'intention de rester quelques jours chez vous.

—Quel bonheur! exclamèrent en même temps le mari et la femme.
—J'ai quitté Paris après avoir reçu une lettre de Stéphano, et je viens à Bellombe, Annette, pour vous soulager, c'est-à-dire pour prendre ma part des soins que vous donnez à la malade que Stéphano vous a confiée, ma part des veilles que vous lui consacrez.

Mes amis, poursuivit Mercédès, dont les yeux se voilèrent de larmes, je viens ici pour remplir les fonctions d'une garde-malade, ou, si vous aimez mieux, d'une sœur de charité.

Je lis dans vos yeux votre étonnement, je devine les interrogations qui sont sur vos lèvres; mais ne me demandez pas pourquoi je fais cela, ne me demandez rien, je ne pourrais pas vous répondre; plus tard, vous saurez tout. Sachez seulement aujourd'hui que la pauvre malade ne me serait pas plus chère si elle était ma propre sœur.

Il faut qu'elle guérisse, mes bons amis, il faut que la santé lui soit rendue, il le faut! Elle est bien jeune encore, n'est-ce pas? Eh bien, en quelques années elle a souffert plus que dix femmes, prises parmi les plus malheureuses, n'ont pu souffrir dans toute leur existence. Elle a enduré toutes les tortures de l'âme et du cœur; elle est une victime, elle est une martyre! Ah! si vous saviez, si vous saviez!.... Non, jamais un malheur plus grand, plus complet n'a existé dans la vie!

Il faut qu'elle guérisse, il faut qu'elle vive, non plus pour être heureuse, elle ne peut plus l'être, hélas! mais parce que, après tant de souffrances, après avoir connu toutes les douleurs, la tranquillité lui est due; parce qu'elle a encore de grands devoirs à remplir; enfin parce que sa vie à moi est attachée à la sienne!

Annette, pourrez-vous me donner près d'elle, dans sa chambre, un fauteuil, un lit de sangle ou simplement une paillasse sur laquelle je pourrai me reposer?

—Mercédès, il y a un second lit dans la chambre; mais vous ne pouvez pas...
—Qu'est-ce que je ne peux pas?
—Coucher près de la malade, qui vous empêcherait de dormir.
—Est-ce que j'ai l'intention de me coucher? Est-ce que je pense à dormir? Je veux m'installer à son chevet et ne pas la quitter d'un instant. Je suis forte, Annette, je suis forte! Si, cependant, la fatigue avait parfois raison de mes forces, je me jetterais sur le lit un instant. Ne craignez rien pour moi; je ne suis pas facile à dompter, à briser; il y a en moi un souffle puissant qui m'anime, c'est comme une force divine. Je marche vers un but; pour l'atteindre, ce but, rien ne peut m'arrêter, rien, si ce n'est la foudre de Dieu! Mais je sens que Dieu et sa providence sont avec moi!

Mercédès essuya ses yeux pleins de larmes, puis laissa tomber sa tête dans ses mains et parut s'absorber dans une méditation profonde.

A ce moment, la porte s'ouvrit, un facteur du télégraphe entra et remit à Gaspard une dépêche.

—Une chose rare chez nous, murmura le vieillard.

Il ouvrit le pli et lut.

—Mais il y a erreur, dit-il aussitôt au facteur, cette dépêche à laquelle je ne comprends absolument rien n'est pas pour moi.
—Mais si, vraiment, monsieur Gaspard, elle vous est bien adressée.

Mercédès avait relevé la tête:

—Mon ami, dit-elle au vieillard, donnez un franc pour moi à ce jeune homme.

Gaspard s'empressa d'obéir et le facteur se retira.

—Mon ami, reprit la danseuse, cette dépêche qui vous est adressée n'est pas pour vous en effet; mais elle est pour moi. Veuillez la lire à haute voix.

L'ancien saltimbanque lut:

"La comtesse de Verdraine est partie il y a dix jours, emmenant ses enfants.

"VERDRET, fermier des Bergères."

—Oh! les pauvres petits! s'écria Mercédès en joignant les mains; mon Dieu, ayez pitié d'eux.

Et elle se remit à pleurer.

Mais elle sortait d'une cruelle incertitude. L'officier de gendarmerie ne s'était pas trompé, les enfants devaient être à Charnay, sous la protection du maire de ce village. Maintenant elle n'avait plus qu'à attendre la réponse qui serait faite à sa lettre. Elle se sentit relativement tranquillisée.

—Mes bons amis, dit-elle, s'adressant à la femme et au mari, la jeune femme que Stéphano a confiée à vos soins, et dont il n'a pas cru devoir vous dire le nom n'est plus pour vous une inconnue; c'est la comtesse de Verdraine.
—Ah! dit Annette, je comprends maintenant pourquoi, dans le délire de la fièvre, à travers tout ce qu'elle dit, elle prononce souvent les noms de Verdraine, de Miray, de Georges, d'Edouard, d'Etienne.
—Annette, répondit Mercédès, Georges et Edouard sont les noms de ses enfants, dont elle a été séparée par un événement que je ne connais pas encore. Très inquiète au sujet des pauvres petits, j'ai télégraphié de Belley aux Bergères où demeurait Mme de Verdraine; voilà la réponse du fermier: "La mère est partie emmenant ses enfants." Où [illegible] demain ou après-demain [illegible] le savoir.

[illegible] écoutez bien ce que je vais vous dire: Pour des raisons que je n'ai pas à vous expliquer, je désire que personne ne sache que la jeune femme malade, amenée chez vous par Stéphano, est la comtesse de Verdraine; elle doit rester inconnue.

—C'est entendu, dit Gaspard.
—Le secret sera gardé, ajouta Annette.
—Ecoutez encore, reprit la jeune fille: demain, à Bellombe, tout le monde saura qu'une jeune femme venant de Belley est arrivée ce soir chez vous et l'on cherchera à savoir qui je suis.
—Oh! ça, c'est sûr.
—A ceux qui vous questionneront, vous répondrez que je suis la sœur de la malade.
—Mais alors, Mercédès, objecta Annette, comment pourrons-nous dire encore que la malade est une femme inconnue?
—Cela vous sera facile, en répondant simplement que vous ne connaissez pas mon nom.
—Et, d'ailleurs, dit Gaspard, il n'y a qu'à dire aux curieux: Cela ne vous regarde pas, occupez-vous de vos affaires; et, s'ils ne sont pas contents, on les envoie promener et on leur tourne le dos.
—Mais oui, fit Annette, et c'est encore ce qu'il y a de mieux et de plus simple à faire.
—Maintenant, Annette, fit la danseuse en se levant, je désire voir la malade; veuillez me conduire près d'elle.
—Oui, Mercédès, venez.
—Moi, dit Gaspard, je vais m'occuper du souper.

La Papillonne suivit Mme Gaspard et, vivement émue et recueillie, elle entra dans la chambre de la comtesse comme dans un sanctuaire. Mais n'était-ce pas réellement un sanctuaire, cette chambre où gisait sur un lit une femme martyre?

Lentement, les yeux fixés sur la comtesse, Mercédès s'approcha du lit et contempla le visage pâli et amaigri de la malade avec une expression de tristesse infinie.

La comtesse était calme; elle avait la bouche légèrement ouverte et respirait faiblement, mais avec facilité; ses yeux étaient fermés, et cependant elle ne dormait pas; un de ses bras maigres, dont les veines bleuâtres tranchaient sur le blanc mat, était pendant hors du lit.

Avait-elle entendu qu'on s'approchait d'elle? Oui, peut-être. Dans tous les cas elle n'avait pas fait un mouvement, même des paupières. Toujours inconsciente, elle paraissait insensible à tout ce qui se passait autour d'elle.

—Je la reconnais, pensait Mercédès; oui, malgré sa pâleur, voilà bien cette figure aux traits délicats qui m'a si vivement frappée autrefois. Malgré les chagrins, les larmes versées, la maladie, elle n'a presque rien perdu de sa beauté. Pas un pli sur son front que j'ai vu éclairé de l'espoir de l'avenir, où l'intelligence rayonnait. Elle a toujours ses cheveux superbes et ses dents admirables. Il semblerait que le malheur a passé sur elle, en respectant son corps pour ne toucher qu'à son cœur et à son âme.

Pauvre femme, pauvre femme! Qu'avait-elle donc fait pour souffrir comme elle a souffert?

Et la voilà, inerte, insensible comme si, déjà, l'esprit qui anime la matière l'avait pour toujours abandonnée.

Pauvre femme, pauvre femme! Où est-il cet avenir de joie et de bonheur que tu avais rêvé et auquel tu avais le droit de prétendre? Mais non, mais non, tout n'est pas fini pour toi, Dieu ne peut pas le vouloir!

Tu vivras pour tes fils, bonne mère; ils sècheront tes larmes, ils grandiront près de toi; ils sauront ce que tu as souffert et ils t'aimeront, te vénéreront; ils te rendront l'avenir et le bonheur, car ils seront ta joie et ton orgueil!

Mercédès pleurait silencieusement et les larmes coulaient sur ses joues.

Elle s'agenouilla devant le lit, et pieusement, comme elle l'eût fait pour une sainte, elle prit la main pendante de la comtesse sur laquelle elle colla ses lèvres.

Comme si le contact eût été magnétique, la malade eut une sorte de frémissement, s'agita, poussa un soupir et ramena son bras sur sa poitrine en murmurant:

—Mes enfants, mes enfants!

Alors ses yeux s'ouvrirent tout grands et se fixèrent sur le visage de Mercédès toujours agenouillée. Mais elle voyait sans doute au travers d'un nuage, car sa physionomie restait sans expression.

La jeune fille anxieuse, haletante, attendait une parole ou seulement un geste, un éclair du regard, un mouvement des lèvres. Mais rien, rien. Et au bout d'un instant la comtesse referma ses yeux, comme fatigués déjà de revoir la lumière, et redevint immobile. Cependant elle prononça distinctement le nom de Georges et celui d'Edouard, mais si doucement que Mercédès put à peine entendre.

—Mercédès, dit tout bas Mme Gaspard, vous devez avoir besoin de prendre quelque chose; venez maintenant, notre souper doit nous attendre et il faut que vous mangiez.

La jeune fille se releva, essuya ses yeux, jeta un long regard sur la malade, murmura une fois encore:

—Pauvre femme!

Et la tête inclinée sur sa poitrine, les bras ballants, elle sortit de la chambre.

Après avoir mangé un peu et ayant pris connaissance des ordonnances du médecin, Mercédès, ainsi qu'elle l'avait dit, s'installa au chevet de la malade. A l'heure indiquée, elle lui fit boire les trois cuillerées prescrites d'une potion préparée avec soin par le docteur lui-même, et dont il espérait beaucoup.

Dans l'état où se trouvait la comtesse, elle ne pouvait opposer aucune résistance à ce que l'on exigeait d'elle. Elle se laissait faire. Ce n'était plus, hélas! qu'une sorte de machine que l'on faisait mouvoir. Telle une poupée articulée livrée aux mains d'une fillette. C'était seulement dans ses instants de délire que les forces lui revenaient subitement; mais alors c'était la fièvre qui la secouait et tous les nerfs qui étaient mis en mouvement par des contractions violentes.

Mercédès avait déclaré qu'elle ne se coucherait pas, qu'elle voulait veiller toute la nuit; cependant, malgré tous ses efforts pour repousser le sommeil, la fatigue de la nuit précédente et celle de la journée eurent le dessus sur sa volonté. Ses paupières lourdes voilèrent ses yeux, sa tête vacillante finit par tomber sur le bord du lit, et elle s'endormit.

Il pouvait être minuit.

A deux heures elle fut réveillée en sursaut par des éclats de voix. C'était la comtesse qui parlait et semblait, dans le délire de la fièvre, s'adresser à des fantômes.

Elle était sur son séant; ses cheveux dénoués tombaient sur ses épaules en une masse épaisse et couvraient l'oreiller; elle agitait ses bras avec une sorte de fureur, et de ses yeux brillants et hagards, au reflets d'acier, jaillissaient des lueurs étranges.

La danseuse ne put s'empêcher de frissonner et resta un instant frappée de terreur. Cependant elle écouta.

La comtesse disait:

—M. de Miray, vous êtes un lâche, un infâme! Je vous hais, entendez-vous, je vous hais, vous me faites horreur! Laissez-moi, laissez-moi! Ah! ne m'approchez pas!... Je suis la comtesse de Verdraine, monsieur, et vous, vous êtes M. de Miray, un misérable, l'homme le plus vil et le plus odieux qu'il y ait au monde!

Laissez-moi, laissez-moi! Vous me faites horreur; vous m'épouvantez, vous dis-je.... Tenez, entendez-vous? C'est le bruit du tonnerre; c'est la foudre qui éclate, la foudre du ciel qui va tomber sur vous et vous écraser!.... Arrière, misérable, arrière! Ne m'approchez pas!

Et, avec ses bras, elle semblait repousser le fantôme qu'elle croyait dressé devant elle.

Elle reprit d'une voix étranglée:

—Vous avez acheté le château de Verdraine et vous n'en avez pas eu honte; vous avez aussi acheté la ferme des Bergères afin de m'y retenir prisonnière.... Ah! il veut me séquestrer, l'infâme! Non, non, je ne veux pas, je ne veux pas! Il me fait peur, cet homme...... Ah! le monstre, il est capable de me tuer, de tuer mes enfants! Mais je me sauverai, la nuit, la nuit.... avec Georges, avec Edouard.... Ah! ah! ah! nous lui échapperons!.... Mes chers petits, mes chéris, il nous cherche, cachons-nous bien.

En disant cela, soulevant la couverture, elle avait couvert sa tête.

L'image de M. de Miray avait disparu.

Moins agitée et avec un accent douloureux, la comtesse continua:

—Pauvre petite Isabelle, elle est morte.... Je l'ai trouvée dans le vivier sous les feuilles de nénuphar; je l'ai tenue dans mes bras, glacée, raide, sans vie; elle n'a plus ouvert ses jolis yeux, sa bouche n'a plus dit: maman, maman!